

Yeux fertiles

Numéro 92, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14594ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2002). Compte rendu de [Yeux fertiles]. *Moebius*, (92), 143–150.

PATRICIA BITTARD

La lettre d'Égypte

Éditions Pierre Tisseyre, 2001, 148 p.

Même si voilà une première œuvre, convenons que c'est un roman qui se défend à plusieurs points de vue. Ce qui contribue à renforcer l'intérêt du livre, c'est le ton percutant et des procédés telle l'ironie qui permettent de dénoncer efficacement des comportements comme les abus de pouvoir, plus particulièrement au début du récit.

Renée Denis travaille, à titre de chercheuse, pour un organisme fédéral situé à Ottawa (le Centre de documentation de la Commission des réfugiés), boulot qu'elle n'apprécie pas beaucoup, et elle est constamment à couteaux tirés avec sa supérieure hiérarchique. Une mystérieuse lettre provenant d'Égypte se retrouve à son ancienne adresse, à Ottawa. Elle est adressée à Jacqueline, une ancienne colocataire de Renée, par Sabine. Incidemment. À l'endos de l'enveloppe, quelqu'un a pris soin d'écrire un petit mot avertissant que ladite Sabine va mal. Or, Jacqueline est décédée depuis longtemps et la lettre en question a été postée il y a au moins six ans. Pour éclaircir cette affaire et pour avertir Sabine du décès de Jacqueline, Renée part pour l'Égypte, non sans avoir d'abord démissionné de son poste.

La quête de la narratrice nous permet de nous familiariser avec différentes cultures arabes. L'auteure dénonce le phénomène de l'exploitation des enfants, et ce avec un ton nuancé, sans sombrer dans les préjugés. Elle soulève également des problèmes de classes sociales :

Le visage d'Émile se ferme comme une étuveuse quand, au petit-déjeuner, je lui demande s'il lui arrive de s'habiller d'une robe longue comme les hommes que j'ai vus.

— Ce sont les gens du peuple, les fellahins, qui portent la galabeya, me répond-il, une pointe de mépris dans la voix. Ce sont des paysans. Nous, nous nous habillons à l'Européenne comme tu peux le voir. (p. 55-56)

Un autre aspect à considérer est le silence généré par les tabous, lesquels sont à l'origine de tout le mystère qui caractérise ce livre. Le silence est justifié entre autres par les rapports entre des personnages tels Georges et Mona, des amis de Renée. Ces derniers ne se dévoilent pas facilement

et détiennent des secrets qui sont lourds à porter, et relatifs à Jacqueline et Sabine. Cet aspect donne aux personnages une aura de dignité et de la profondeur. Il sert également à exprimer efficacement toute la souffrance qui se dissimule derrière ce silence et donne une dimension poétique au roman.

On ne trouve rien d'innovateur sur le plan de l'écriture, mais on en apprécie la simplicité. La capacité d'évocation du texte repose essentiellement sur des personnages qui, par leur silence et leur laconisme, influencent le récit et les actions de la narratrice. Par ailleurs, la conclusion est peut-être trop à l'eau de rose et pêche par excès d'in vraisemblance: Renée est à la base d'une réconciliation entre Sabine et Robert, lequel est responsable de la déchéance de cette dernière.

Voilà tout de même un roman plein de réflexion, d'intelligence et de finesse. Les bons sentiments font bon ménage avec le ton dénonciateur qui s'accommode bien de la tolérance.

Martin Thisdale

MICHAËL LA CHANCE

Les penseurs de fer (Les sirènes de la cyberculture)

Trait d'union, collection Spirale, 2001, 216 p.

Il y a deux types de penseurs qui réfléchissent sur les tenants et les aboutissants de notre monde «cyberculturel» contemporain: ceux qui préfèrent rester vigilants, se tenir au courant des découvertes scientifiques, saisir à tout le moins, sommairement, où notre bateau s'en va; et ceux qui, d'un autre côté, nous disent qu'il faudrait d'abord arrêter le bateau et regarder la carte avant de poursuivre notre périple frénétique, notre euphorie malsaine à vouloir endosser trop vite tous les changements de mentalité imposés par les seigneurs des multinationales technologiques.

Michaël La Chance fait partie de cette deuxième catégorie de penseurs. En intellectuel ayant compris qu'il fallait changer de cap, il nous répète, inlassablement, en empruntant diverses voies – nous haranguant presque ici pour nous déstabiliser là –, qu'il y a moyen de lutter contre cette

idéologie insidieuse du progrès à tout crin qui a envahi depuis longtemps nos modes de pensée. La rhétorique de La Chance est claire, il cherche désespérément à nous secouer de la torpeur, à déclarer la guerre verbale à ces molosses de la pensée de fer (multinationales, publicitaires, artistes vendus, écrivains commandités, les lois du marché, la télévision, et le cyberespace et cette caricature de moi virtuel qu'il nous inflige).

Ce livre réunit une suite d'articles que l'auteur a refondus en chapitres explorant chacun une facette de ce qu'il appelle la «cyberculture». Un bon nombre de ceux-ci sont accompagnés d'une épigraphe; la majorité de celles-ci provenant du livre de science-fiction de Kurt Vonnegut *Les sirènes de Titan*, d'où le titre de cet essai. De Simone Weil à Hölderlin, Michaël La Chance ne s'est d'ailleurs pas confiné aux grands futurologues de la science-fiction américaine pour expliquer notre «cyberculture», puisqu'un bon nombre d'auteurs et de philosophes viennent l'aider à réfléchir sur la question.

En fait, la richesse et la diversité des points de vue présentés nous obligent à ne retenir ici qu'une infime partie de l'édifice essayistique qu'il a construit. Pour rendre justice aux efforts de cet intellectuel qui a cherché à ne pas penser en rond, à s'arracher par tous les moyens possibles à l'envoûtement de ces sirènes de la «cyberculture», à ce confort fatidique et à ces certitudes apparentes qui suffisent à faire taire en nous tout désir de remise en question, il nous a semblé plus honnête de procéder en mettant sur la sellette quelques-unes des citations charnières de cet essai. Telles de grandes bornes dans ce livre sinueux et dense, celles-ci font comme des points d'orgue qui soit concluent une analyse ou relancent le bal des doutes ou des désenchantements.

Il y aurait d'abord à souligner l'important réquisitoire de l'auteur en faveur du bénéfique doute de soi. La Chance écrit:

Dans une société qui nous dit à tout instant comment vivre, le doute de soi est considéré comme une faiblesse. (p.18)

Certes, il faut savoir où l'on s'en va, ce que l'on veut, dis-moi ce que tu désires et je le mettrai sur le marché, voilà en quoi ces certitudes nous servent. Il ne s'agit pas de tomber dans la dérélliction d'une apathie sans but, noyé dans notre salutaire incapacité à choisir ou à se fixer, non, il s'agit plutôt

de refuser de participer à ce cirque débilisant transformant tout en produit consommable et en certitudes bienveillantes.

Nos machines à sens ronronnent à nos oreilles, couvrent le son de nos doutes et perpétuent l'incroyable «médiannoïa» dans laquelle nous vivons :

Pourtant, quel que soit notre abrutissement dans un monde où tout sera prédigéré, prépensé, prévu, présémio-tisé, nous resterons des interprètes qui doivent construire leur réalité en donnant forme à leur expérience. La médiannoïa consiste à croire à un monde dans lequel toute chose devient signe qui parle directement au cerveau. Quand bien même nous serions devenus des souris clic-jubilatoires, il nous faudra encore interpréter notre monde de stimulations par nous-mêmes et pour nous-mêmes. (p. 14)

L'immédiateté tous azimuts a transformé notre rapport au monde en profondeur. La «cyberculture» nous dit que toute image a du sens, pour mieux nous remplir de cette joie artificielle qui nous tient dans les rets de notre besoin effréné de paraître, de notre besoin maladif de visibilité. Plus nous serons visibles, plus nous ferons sens.

L'artiste authentique, selon La Chance, refuse cette sur-exposition violente, doute sans cesse des chemins qu'il emprunte et change de cap sans avertir. Confiné dans cette zone grise qui sépare le visible de l'inavouable, il est contraint à un anonymat salutaire, à cette sincère recherche inassouvie de soi et de l'art qui teintera d'authenticité tout ce qu'il mettra au monde.

L'artiste inauthentique, quant à lui, surfe sur la pensée figée, cherche à tout prix à se rendre visible, utilise à bon escient toutes les ressources médiatiques offertes par notre «cyberculture» pour transformer ce qu'il crée en signe, en valeur marchande, en catalogue d'objets presque magiques renfermant cet esprit libre de l'artiste que veulent à tout prix s'approprier tous ceux qui se sont gavés de ce nouvel opium du peuple, ont été nourris

[d']une infinité d'électro-chocs à dose infime provenant de toutes les directions à la fois (y compris par les centaines de chaînes de télévision) dans une effervescence électronique de l'image. (p. 114)

Paradoxalement, c'est toujours la possession même de cette fausse authenticité qui motive l'achat d'une œuvre d'art.

L'authenticité, puisqu'elle est forcément rarissime, est une valeur ajoutée fort prisée par les acheteurs d'art et sans doute la seule valeur qui distingue en quoi une œuvre d'art peut être encore monnayable. La Chance écrit :

Alors ce n'est pas l'œuvre que ces gens veulent posséder et exhiber mais l'esprit de l'artiste, son souffle dérangé, son regard troublé, à la façon des chasseurs qui exhibent au mur leurs trophées : ils veulent avant tout posséder leur authenticité ! L'art sera commandité tant qu'il conservera aux yeux du public son aura d'authenticité. (p. 77)

Nous sommes condamnés à reconduire les mythes de notre société « cyberculturelle », à nous repaître de ces images, de ces voix, de ces mots prédigérés, avalés par cette machine qui produit du « même », cette fournaise « mémétique » qui cuit tout dans son moule à répétition. Tels des réducteurs de têtes, nous préférons le sens en paquet, ficelé, enveloppé, prêt à être consommé, malléable et convivial. Dans notre société soi-disant tolérante et démocratique, nous assistons à la tranquille prise de pouvoir des penseurs de fer, ces philosophes industriels qui préconisent un moi de plus en plus virtuel, morcelé : support à produits, tablettes où l'on peut ranger du sens par ordre de canaux spécialisés, par ordre de pays, par ordre d'affinités culturelles, par ordre de groupes cibles et de portefeuilles.

La Chance explore plusieurs avenues, s'intéresse au nouveau cogito « cyberculturel », à la monstruosité d'apparat qui nous divertit de cet effarant inconnu qui nous habite, à cette folie cartographique et réseautique qui remplace dorénavant la profondeur, donne une autre image de la hauteur de vue, de la pensée réfléchie (il s'agit maintenant d'être en réseau, de cartographier notre Terre par satellite, de comprendre le monde par le détail plutôt que par le raisonnement ou l'inspection).

L'auteur étant lui-même poète (entre autres, *Carnet du Bombyx. Chimera in vacuo bombinans*, l'Hexagone, 2000), il nous énumère, à un certain moment, les tâches du poète, ses devoirs de critique, ses devoirs de farouche lucidité en regard de ces images « cyberculturelles » et de cette pensée unique les accueillant. Voici donc ce qu'il promet :

Quelles seraient donc les tâches du poète ? Nous pouvons en esquisser rapidement cinq. Il faut d'abord décélérer

l'agitation ambiante (la fébrilité marchande, la fièvre de la réussite, les trances de l'accumulation). Il faut ensuite renouveler l'expérience humaine contre l'anesthésie des sens et l'autisme spirituel. Ce que l'on ne saurait faire qu'à s'exposer soi-même dans une remise en situation de l'humain. Il faut dissoudre les pseudo-autonomies et réaffirmer notre coappartenance à d'autres économies, cultures, territoires... Il faut faire comparaître le monde comme lien indissociable et aussi comme dimension inhérente à notre langage. Finalement, il faut traverser le silence, ressurgir du souterrain. Vaut mieux se taire en effet que de devenir soi aussi un ventriloque de la démocratie et un anesthésié communicationnel. (p. 44)

Michaël La Chance n'est pas devenu un «anesthésié communicationnel» et son propos n'est pas banal. Certes, nous assistons ici et là à un spectacle intellectuel parfois cacophonique. Mais il reste que ce livre mérite toute notre attention. La Chance: un Dantec de gauche? S'il nous avait fallu vous le présenter en format prédigérable, en paquet de sens bien ficelé, c'est ce que nous aurions été tenté de vous écrire; la courte recension étant elle-même née du besoin de notre «cyberculture» de saisir en quelques phrases la complexité et le flou caractéristiques de l'essai littéraire et de la poésie. Nous ne vous le répéterons d'ailleurs jamais assez: allez-y voir par vous-mêmes. Ne répétez pas ce que nous avons résumé et qui ne devrait jamais être réductible à une vision sommaire: le long fil d'Ariane de toute pensée authentique.

Bertrand Laverdure

MONIQUE BOSCO

Mea culpa

Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 2001, 121 p.

Mea culpa poursuit une réflexion amorcée dans *Confiteor* et *Bis*. Dans ce deuxième témoignage, Monique Bosco soulève des problématiques intéressantes et préoccupantes telle l'angoisse du vieillissement et de la mort. D'autant plus intéressantes qu'elles sont dénuées de toute forme d'apitoiement dans leur traitement. Monique Bosco alimente sa

réflexion de nombreuses citations et références d'auteurs tels que Proust et Colette, qui aident à susciter des questions comme les rapports entre mères et filles, la mort et l'homosexualité.

Une grande partie de sa démarche est consacrée à la condition de la femme. Son point de vue reste féministe, mais elle sait rejoindre tous ses lecteurs en faisant montre d'une grande sensibilité tout en gardant un ton revendicateur et dénonciateur:

Non les femmes ne sont pas bavardes, mais inquiètes et pleines de peur, toujours prêtes à se remettre en question, avec une alacrité qui doit en déranger plusieurs. Voilà ce qui me touche bien davantage que les lettres de Sénèque ou de Marc Aurèle. Là je retrouve la peur, la crainte et la révolte au plus profond de moi. Je me sens aussi «embarquée dans la vie sans mon consentement». (p. 55)

J'aime l'orientation psychanalytique du texte de Monique Bosco qui se livre à l'introspection sans filet et dévoile les sources et les influences de son écriture romanesque, sans nécessairement vouloir expliquer son œuvre. Elle aborde, entre autres, le rapport entre la mère et la fille, aspect qui s'avère déterminant dans sa vie et dans son œuvre:

Le mot de passe, Lizzie, le connais-tu? Aucune fille ne le connaît et la porte de l'amour est toujours fermée, pour nous, fermée à double tour sans doute.» (p. 30)

L'intertextualité enrichit le texte tout en faisant un peu écran à l'auteure, en ce sens qu'elle alourdit le premier par les références, peut-être trop nombreuses, à des écrivains comme Colette et Proust, qu'on voit même renvoyer l'un à l'autre:

Et toujours dans *Le Pur et l'Impur*, on retrouve ce jugement de Colette sur Proust: «Depuis que Proust a éclairé Sodome, nous nous sentons respectueux de ce qu'il a écrit. Nous n'oserions plus, après lui, toucher à ces êtres pourchassés, soigneux de brouiller leurs traces et de propager à chaque pas leur nuance individuelle, comme fait la sépia.

Mais fut-il abusé, fut-il ignorant? Quand il assemble une Gomorrhe d'insondables et vicieuses jeunes filles, dénonce une entente, une collectivité, une frénésie de mauvais anges, nous ne sommes plus que divertis, complaisants et un peu mous, ayant perdu le réconfort de la foudroyante vérité qui nous guidait à travers Sodome. C'est, n'en déplaise à l'imagination ou l'erreur de Marcel Proust, qu'il n'y a pas de Gomorrhe. (p. 73-74)

Il n'en demeure pas moins que Monique Bosco sait manifester et nous transmettre sa passion pour Proust, passion dont elle se sert pour soulever des questions, surtout existentielles :

Oui, Marcel est vraiment celui qui peut nous guider, nous guider dans toutes nos recherches, on peut y trouver même et surtout cela que nous ignorons même chercher. (p. 66)

Il faut également considérer le côté transgressif de l'écriture qu'elle met en relief en prenant parfois prétexte de la thématique de l'homosexualité :

Car, selon Michel Schneider: le vrai interdit venant de Maman n'était pas d'être homosexuel, mais d'être écrivain. (p. 57)

Mea culpa, tiraillé entre une réflexion sur l'écriture et une autre sur l'être humain, nous apporte indéniablement quelque chose par ses réflexions sur la mort et suscite moult questionnements malgré le nombre fort élevé de citations et de références, lesquelles alourdissent quelque peu le texte et font en sorte que le point de vue personnel de Monique Bosco semble moins présent qu'il le devrait.

Martin Thisdale